
Entretien de FRANCESCO CARERI avec les étudiants à la suite de sa conférence intitulée *Éprouver le territoire* donnée le 11/04/2013 à l'ESAA et du workshop qu'il a dirigé du 8 au 12 avril.

En 1994, à Rome, l'architecte italien FRANCESCO CARERI créé avec un groupe d'artistes et d'architectes, Stalker, un laboratoire d'art urbain puis ils mettent en place l'Observatoire Nomade. Ce groupe développe une réflexion sur le territoire urbain en pratiquant des « dérives urbaines », véritables traversées des creux de la ville. Sous le terme de « territoires actuels », ils envisagent une perception de l'espace qui engage autant le corps (la marche, le franchissement ou le contournement des obstacles) que l'esprit (la mémoire des lieux traversés, la perception de leur utilisation sauvage). Ils ont pour but de redécouvrir, définir et comprendre les marges et les friches des métropoles contemporaines. Ils reprennent d'une certaine manière le principe de la psychogéographie défini par Ralph Rumney, et repris par Guy Debord. Dans le cadre de *Mémoire à l'oeuvre*, FRANCESCO CARERI a dirigé un workshop autour de la question du territoire. Il a emmené un groupe d'étudiants à la découverte du quartier de Monclar où l'école allait déménager en juin 2013. En l'arpentant physiquement au fil de longues marches, ils ont exploré, éprouvé et analysé les spécificités de ce quartier populaire mixant des populations d'origine diverses et la richesse d'un territoire où les friches côtoient les nouveaux programmes d'urbanisation. Cette expérience a été entièrement documentée par les étudiants et transmise par un film documentaire, une réalisation sonore artistique et une installation vidéo, autant d'expériences visuelle et subjective de leurs errances géographiques.

FRANCESCO CARERI : Bonjour tout le monde, avant que vous me posiez des questions je voudrais remercier Gilles pour m'avoir invité, c'est la première fois que je viens à Avignon. Je remercie aussi Véronique pour avoir coordonné ce projet et Tristan Alexandre qui est intervenu pour aider les étudiants sur la fabrication d'une création sonore lors de nos marches dans la ville.

ETUDIANT : Quel était votre objectif, votre idée en travaillant avec nous durant ce workshop ?

FRANCESCO CARERI : Pour moi l'idée de ce workshop était d'habiter la distance entre cette école (rue violette, à Avignon intra muros) et la nouvelle école qui vous accueillera en octobre 2014, (500 rue Baigne Pieds à Avignon). Tout le monde peut faire ce que nous avons fait, pour cela il faut seulement avoir de bonnes chaussures et être motivés. La marche a commencé extra muros où nous avons d'abord visité un terrain vague dans lequel il y aura peut-être un jour le chantier de la nouvelle école tout près de la FabricA. Nous nous sommes mis à penser à des possibilités d'écoles dont une école nomade. Une école péripatétique, comme celle d'Athènes d'Aristote, c'est à dire une école sans école, dans laquelle les gens se promenaient.

ETUDIANT: Pourquoi ce parcours là ?

FRANCESCO CARERI : Nous avons un point de départ et un point d'arrivée. Ensuite nous avons regardé une carte sur google earth et nous avons constitué notre parcours à partir de celle-ci. Ma façon de me promener est toujours d'essayer d'ouvrir des portes. En essayant de pénétrer la réalité le plus profondément possible. Avec mes étudiants à Rome, mon cours, « laboratoire d'art civique », est un cours péripatéticien. J'ai demandé à mon directeur de ne pas avoir de salle de cours dans l'université parce que mon cours se passe à l'extérieur. Je fais de longues promenades avec les étudiants pendant quatre mois, avec des étapes. Si les étudiants se promènent aussi, je leur mets la moyenne, ils ont cinq points supplémentaires s'ils arrivent à entrer dans une maison et huit points s'ils se font offrir un café, s'ils déjeunent et s'ils arrivent à y dormir pour une nuit: dix points. Personne n'a l'examen s'il ne dort pas une nuit dehors.

ETUDIANT: Que diriez vous de votre relation à l'espace urbain ?

FRANCESCO CARERI : Je dirais qu'il faut habiter l'espace de la ville. Cela permet de former une cartographie mentale qui se déploie complètement une fois qu'on a fait une expérience comme celle là. La ville dans laquelle on habite n'est alors plus la même, c'est autre chose, c'est un peu un voyage initiatique pour passer de la jeunesse à l'âge adulte. Dans les sociétés primitives, il fallait avoir un choc, un passage. Nous avons toujours peur de nous perdre dans la ville. Dans mon cours il s'agit d'apprendre à parler aux autres, comment aller vers l'autre, savoir ce qu'on peut lui dire pour entrer en relation avec lui et lui expliquer qu'on est en train de faire sa connaissance sans aucun voyeurisme. D'ailleurs vous même durant ce workshop quelle expérience avez-vous faite dans votre ville ?

ETUDIANT : Eh bien pour nous rendre de notre école intra Muros à notre futur lieu de travail nous avons défini un parcours et suivi un itinéraire que nous n'avions jamais emprunté. En marchant à pied nous avons découvert des chemins difficiles et détournés pour atteindre notre but. Tout au long nous avons filmé et enregistré des sons et lu des textes.

ETUDIANT: Je pense que nous nous souviendrons du camp des gitans dans lequel nous sommes allés le premier jour. Nous avons un peu d'appréhension avant d'y aller et puis nous étions un peu gênés, nous ne voulions pas faire « touristes ».

ETUDIANT : Oui, on ne voulait pas sortir nos appareils photo, entrer dans leur intimité, leur vie. C'était plus intéressant de leur parler.

ETUDIANT : Nous avons pu instaurer un dialogue et par la suite, prendre des photographies. Ils étaient même fiers qu'on vienne les voir pour aborder le sujet du déménagement de l'école d'art. Enfin nous sommes allés jusqu'à l'hôpital de la Durance car c'est en face que nous avons découvert le site de notre nouvelle école.

GILLES COUDERT: Nous sommes entrés dans un immeuble, ce qui était absolument interdit. Un gardien est venu, nous lui avons parlé et ça s'est bien passé. Ensuite nous sommes allés dans un hôtel, le gérant a vu débarquer dix sept personnes dans son jardin. Il était surpris mais au final plutôt content.

ETUDIANT : Pourriez vous nous décrire l'un de vos projets ? Cela nous permettra d'en garder une sorte de mémoire, sans document, mais avec vos intentions, vos engagements artistiques clairement précisés.

FRANCESCO CARERI : Bien sûr, par exemple en 2008, j'ai réalisé un projet avec l'université de Delft : j'ai loué avec mes étudiants, neuf caravanes dans lesquelles nous avons vécu pendant neuf mois dans différents campements de gitans. Il s'agissait de comprendre comment ces personnes nomades vivaient, comment elles habitaient le territoire. Nous sommes allés visiter les maisons de certaines de ces personnes et comprendre d'où elles venaient. Nous avons étudié les baraques des campements et c'est à ce moment là que j'ai eu l'idée de créer une maison avec eux dans un quartier de Rome. Le projet « la maison pour tout le monde (Savorengo ker) » était né. Dans certains campements il y a des maisons de 140 mètres carrés qui n'ont coûtés que 4000 euros pour les réaliser. J'ai demandé de l'argent à l'université et l'on m'a donné 8000€ puis je suis allé vivre dans un campement pour construire une maison avec les gitans et les étudiants. Cette construction a duré un mois.

GILLES COUDERT: Il existe un film d'une heure sur ce projet, voici le lien:
<https://www.youtube.com/watch?v=tRslzP3Wmk> et une page sur le site Laboratorio Arti Civiche: http://www.articiviche.net/LAC/works___savorengo_ker.html

FRANCESCO CARERI : ce film a été diffusé à la biennale de Venise. Pour terminer l'histoire du projet « la maison pour tous » : quelqu'un a incendié la maison que l'on avait construite ensemble. Pendant la construction de ce projet et sous des accès de colère nous avons parlé d'incendier cette maison nous mêmes, les fascistes du quartier et la police également. Le gouvernement nous a interdit d'utiliser cette maison pour des raisons de sécurité. Une fois que cette maison n'a plus été habitée, quelqu'un l'a brûlée.

ETUDIANT : votre intervention dans ce camp de gitans est artistiquement politique ?

FRANCESCO CARERI : on peut dire cela. Dans ce campement il y avait quatre ethnies différentes, c'était un village dit de la solidarité. Ce village a été construit sous l'impulsion d'un Maire de gauche. Cependant, une nouvelle élection a eu lieu, un Maire de droite a alors été élu. Ce dernier a décidé d'évacuer le campement dit de solidarité pour intégrer les habitants dans un nouveau campement. Le gouvernement les a alors éloignés à vingt kilomètres de la ville, sans eau potable, dans un campement entouré de barbelés de huit mètres de haut, avec des caméras pour les surveiller. On leur a également donné une carte avec un code barre, les habitants peuvent sortir seulement de six heures du matin jusqu'à vingt deux heures, tous leurs mouvements sont contrôlés. Ce sont des clandestins, ils n'ont pas de carte d'identité même s'ils sont nés en Italie. La carte avec un code barre qui leur est attribuée, donne des informations sur leur propriétaire (nom, situation familiale, enfants et autres informations). Ce Maire est entrain de construire d'autres campements similaires, les gitans perdent leur culture.

Alors pour répondre à la question, je crois que l'art doit interpréter la réalité, essayer de jouer avec, d'y rentrer, de la prendre en compte. Avec ce projet à L'ESAA, je voulais vous donner la possibilité de connaître les autres, d'aller vers eux grâce aux chemins détournés, oubliés, refoulés.

ETUDIANT : Imaginez-vous la compréhension que les futures générations auront de votre travail artistique ? Et comment le documentez vous aujourd'hui ?

FRANCESCO CARERI : Quand j'enseigne, quand je fais de nombreux workshop et que je part à la rencontre des gens, je pense que je fais à la fois une action artistique et qu'en même temps je la transmet de manière vivante. De plus je ne suis jamais seul dans les projets. Mais aussi j'écris des livres et encourage la réalisation de films, de photographies que d'autres artistes réalisent avec nous. Vous êtes vous même des acteurs capables de prolonger et de transmettre notre action. Dans cet entretien vous avez fait fonctionner votre mémoire et raconté, exprimé votre expérience vécue durant ce workshop qui à présent est aussi votre œuvre puisque vous avez réalisé, dans un certain état d'esprit, une marche dans la ville, une installation vidéo, un montage sonore et un film.